

Yaël Pachet

Je ne suis pas Marguerite Duras

J'avais peut-être commencé par les insécurités nocturnes. Parce qu'à vouloir creuser en soi sa propre tombe de sommeil, on finit par croire que c'est de sa faute si l'on ne dort pas. Fallait-il définir l'insécurité nocturne ou la sécurité nocturne ? À définir l'insécurité nocturne ne courrais-je pas le risque de la renforcer ? À définir la sécurité nocturne, n'allais-je pas exacerber mon sentiment d'insécurité, la nuit, en le rendant inéluctable, par la mesure exacte du fossé séparant ces deux rives : celle de la sécurité, et celle de l'insécurité ? Mais que font les arpenteurs ? Ce n'est pas à moi de calculer, ou de dessiner le cadastre de mes angoisses.

Emprunter un circuit de routes, suivre les directions indiquées par les pancartes, freiner avant de tourner vers « centre ville » à droite, ralentir surtout, parce qu'il s'agit de traverser la Roche sur Yon, et de s'apercevoir que les larmes n'affectent même pas ma conduite, réglée au mètre près depuis quinze ans, je ne suis donc que ça, une conductrice qui ne peut s'empêcher d'apprécier le plaisir de suivre une route apprise par cœur. C'est la fin des vacances, première signification de la traversée de la Roche sur Yon, c'est, par association d'idées, la confirmation de la fin de la vie de ma mère et de la fin de mon enfance, c'est le dernier déjeuner pris ici place Napoléon avec une amie morte quelques mois plus tard, souvenir doux-amer. Il faut traverser chaque année la Roche sur Yon, ou se suicider en Vendée.

Lâche donc, puisque sensible au plaisir de la mécanique infallible, infallible puisque même faillible elle ne vous plongera pas dans le deuil et les larmes de plomb. Mais victime de l'angoisse des choses qui ne marchent pas, la douille en plastique cassée, l'antenne du téléphone cassée, la disquette de l'ordinateur coincée : maman n'est plus là, qui plus désemparée que moi peut-être n'aurait fait que paniquer, et je la paniquais et elle me paniquait et nous paniquions de concert, furieuses d'être plus sensibles à l'angoisse de l'autre qu'à nos angoisses propres, furieuses de nous mélanger ainsi dans une même voix hissée.

Il n'y a qu'en pressant mes pensées dans un étau que les phrases deviennent possibles, la forme courte où l'on se cogne aux quatre coins est le seul jus qu'il m'est possible d'exprimer de ma cervelle épiluchée par les râpeuses inquiétudes telles que : c'est donc la nuit où tout commence, où tout finit ? où l'on mesure, où l'on arpente, où l'on subit ? Sur le carré d'un lit que l'on est obligé d'y croire, que c'est vrai ? Mais non, c'est lors de la traversée de la Roche sur Yon, parfaite cérémonie funèbre, car la route continue et ce texte, à regret.

Tu parles, ouais, tu parles et tu n'as aucune envie d'écrire, de penser en écrire, de t'exprimer en écrire, mais parler oui, le souffle qui pue, l'épaule qui se refuse, le téléphone qui sonne occupé, un rire qui ne t'est pas adressé, des états du corps innommables, un élan dans l'air sans résistance. Une de mes plus grandes joies dans la vie, c'est de ne pas partir en vacances. Cela me rassure. Je m'en vais vous dire pourquoi. Ouais, tu vas nous dire pourquoi. Tu te tais et j'écris, ce qui n'est pas adressé à une oreille, à un souffle à une épaule, mais à une absence absolue. Ton corps. Non, mon silence. Ton exigence d'autres corps. Non, mon silence et ce qui pourrait y apparaître. Tes souvenirs. Mes apparitions. Ton ressentiment ; mes pardons et ma rédemption. Ton pessimisme parlé, mon optimisme écrit. N'être que le fil entre ces extrêmes, les coudre.

Diverses destinations sont suggérées à l'approche des vacances par les collègues de la vie. À chacun de mes tortionnaires bien intentionnés, je chante mon enthousiasme de diverses manières, scherzo, aria, rock, selon les caractéristiques de leurs propositions : voyage, séjour, éloignement, proximité, île, continent, monuments, nature sauvage, retour aux sources, changement d'air, expatriation, isolement, exotisme, exil, exode, expédition, expérience, expulsion, extermination. La panique grandit. Je n'ose dire la vérité. Je dis : oui, ça doit être très beau. Je dis, oui ça doit être très intéressant. Oui je le dis. Et je dis : le dépaysement c'est la mort. Ensuite je pleure. Je prends des numéros de téléphone, je promets d'y penser, que dis-je ? d'y rêver, d'y aspirer plus que tout. Tu le dis ? Tais-toi, je l'écris dorénavant. Parfois la chance est avec moi, il n'y a plus de place dans l'avion, quel dommage, il y a tempête, il y a manque d'argent, il y a pneu crevé, il y a un impératif absolu qui m'oblige à rester à la maison, quel ennui, quel bonheur plein de honte.

Il faut bien des stratagèmes pour oublier que je suis en vacances, afin de profiter en secret de moi-même de cette terrible interruption, de ce terrible manque, de ce terrifiant repos, où je suis tout à coup obligée de me supporter moi-même, et ce n'est que lors de courts instants perdus, noyés dans le temps vicieux des vacances, imposé et compté, qu'il m'est possible dans ce bras-le-corps avec moi-même, de regarder par-dessus mon épaule. Je jette alors rapidement un coup d'œil sur l'éternité, vérifie son absence, sombre dans l'angoisse existentielle, fais le compte de ce que j'ai et de ce que je n'ai pas, appelle en vain les absents, meurs un peu plus, un peu moins, en bref profite à mort de la non-vie, qui est la seule bonne, la seule envisageable. Il n'est qu'un seul voyage qu'il me serait possible d'envisager à la rigueur, ce serait un voyage qui ne prendrait pas de temps, qui ne prendrait pas d'espace, qui ne coûterait rien, qui n'existerait pas, qui ne saurait même pas qu'il n'existe pas, qui m'ignorerait royalement. Il serait, à n'en pas douter, pur amusement.

Mais le pire n'est pas dit. On choisira parmi les malheurs celui qui nous inspirera le plus. La déception sentimentale est un beau sujet, mais je lui préfère la déception sexuelle. Nous commencerons par en faire un objet. Cela facilitera la démarche réflexive, qui sera aussi bien une sorte de délivrance.

Nous observerons les autres. Nous nous éloignerons ainsi de notre propre moi. La honte subie qui la lavera ? Qui essuiera les larmes restées à l'intérieur ? La blessure d'amour-propre, qui la pansera ?

Une femme traverse un pont. L'homme qui la croise ne la connaît pas. Elle lui demande : « Est-ce pour toi que j'existe ? Est-ce toi que j'attends ? » ça ne va pas celle-là qu'il se dit. Un soir un homme touche le dos d'une femme, il faut que j'y aille dit-elle, tu ne jouiras pas de moi, pense-t-elle avec hargne. Dans un lieu sordide, un regard quémande : non commande l'autre, regarde-moi et ne me touche pas. Et il faudrait respecter l'humanité, l'aimer. Un garçon regarde toutes les filles, s'approche, tente sa chance, ça marche avec l'une d'elles puis ça ne marche plus, elle lui préfère un autre, il refuse de comprendre : c'est une cruelle. Lui ne l'est pas puisque c'est une victime. C'est le bourreau qui est cruel. Il ne dira jamais : je suis une victime cruelle. Et aussi : lorsque l'autre se refuse, j'ai peur qu'il ait entendu tout ce qui a pu me passer pas la tête à son sujet. Mais c'est le cas aussi avec la caissière du supermarché, je baisse les yeux, de honte, parce que je suis persuadée qu'elle a entendu les remarques silencieuses et désobligeantes que j'ai faites à son égard. Elle ne me pardonnera jamais. Je ne me pardonnerai jamais. Il faudrait éviter toute rencontre. Ne rien penser des autres, surtout en mal. Quelle horreur de penser que quelqu'un puisse se vanter qu'on l'ait désiré. Comme si c'était mal. Alors que c'est pire.

Quelle imagination ! Elle est persuadée que le garçon lui a fait signe. Elle l'entend, elle le voit, elle ressent ce garçon à l'intérieur d'elle-même. Ce n'est pas elle qui s'avance, c'est lui qui l'appelle. Elle va le devancer, elle le devance, elle se retrouve au-dessus du vide. Elle est folle, elle est ridicule. C'est que dans toute déception sentimentale il y a une déception sexuelle, et que dans toute déception sexuelle il y a une déception sentimentale, se dit-elle, pour se consoler.

Quel pouvoir a celui ou celle que l'on désire ! Un véritable maître de l'univers. Il doit être possible d'exister vraiment : il suffit d'être désiré en restant suffisamment à distance de soi pour voir sa propre beauté. Génie absolu celui qui peut s'admirer et jouir de cette admiration comme celui qui le regarde s'imagine qu'il le fait. Celui que l'on désire, Dieu le regarde et l'écoute. Le monde l'attend. Ce n'est pas une illusion, on désire le centre de l'être, plus que quelqu'un. Je voudrais être celui que je désire et bénéficier de la précieuse valeur existentielle que je lui prête en le désirant. Je jure alors de faire de grandes choses.

En marge des choses sérieuses j'entrevois un soulagement possible. Je vais à la salle des ventes l'après-midi. Pour me donner une contenance, je jette un coup d'œil sur les différents lots, les fauteuils, les frigidaire, les tables, les peintures, les objets d'art, puis je m'autorise à m'asseoir. Je suis fascinée par le commissaire-priseur. Une personne assise à côté de moi me parle, mais je suis incapable d'entendre ce qu'elle me dit, la voix du commissaire m'envoûte. Son marteau se balance très vite, désignant alternativement les deux

acheteurs, l'enchère monte. Parfois, elle ne monte pas, personne ne se décide, le prix de départ est baissé et ça repart. Ça va si vite que ça m'émeut. Deux types ont pour tâche de montrer les objets en vente à l'assistance. Alternativement, ils brandissent des croûtes, des vases, indiquent vaguement du doigt les accidents dénoncés par le commissaire, d'une moue font comprendre que les six autres tasses sont bien là, que le service est complet et qu'il n'est pas nécessaire de tout sortir du carton. L'un deux a des yeux cernés de noir, peut-être ses cils sont très longs, son regard nous regarde sans nous voir, nous ne sommes pourtant qu'à quelques mètres de lui, c'est pour cela qu'il ne faut pas regarder les clients potentiels, je comprends lentement, pour ne pas les influencer. Ce qui se joue est de l'ordre du sacré. Il m'est difficile de quitter la pièce glaciale où se joue, et se redit sans cesse, cette histoire de valeur, le prix qu'on crie silencieusement contre l'autre, pour soi et contre l'autre, et le singulier frottement des désirs des acheteurs. Quelque chose a été remis à sa place. Je me sens mieux. L'anarchie des émotions déchire les pages écrites, il est difficile de se rassembler parfois. Il faut faire son lit, créer une disposition extérieure et intérieure. Marguerite Duras savait comment se mettre à écrire. Comme on se met au lit, à table, au tricot. À lire Marguerite Duras. Le commissaire-priseur décide que la séance a démarré, tout le monde s'y met avec le soulagement. L'excitation que l'on ressent alors est merveilleuse, c'est enfin clair, l'objet est désigné, brandi, mis aux enchères, on peut l'acheter ou ne pas l'acheter. C'est parce qu'il n'achète rien, que le commissaire-priseur est sacré. Il n'a pas besoin d'objet, il a son marteau, il frappe la table et le cognement m'ébranle. Un magnifique piano à queue de marque Erard me passe sous le nez, je n'ai pas le réflexe de lever le doigt, qu'est-ce que je ferais de ce piano énorme, où le mettre ? Jouer du piano me fait mal, me tue, me fait du bien. Un jour je chante pour une audition, c'est ma voix qui est mise aux enchères, je repars en pleurant, la voix peut tuer la chanteuse qui en est dépositaire, et qui ne peut que se vider littéralement, de trouille, de musique. L'émotion à son comble brouille le regard. La peur est humiliante pour celui qui la ressent. Combien je vaux ? Le prix d'une bière ? Le prix d'une location immobilière ? Le prix d'une communication téléphonique ? D'un tour de manège ? Qui me regardera ? Une personne a tout à coup le courage de vous dire quelque chose, et l'on s'aperçoit que l'on existe aux yeux des autres. Leurs paroles percent parfois le silence de notre pauvre tête qui se referme ensuite. Dans cette chambre close où je me tais, des voix comme en entendent les fous. Sauf qu'elles ne disent rien de spécial mais me font ressentir leur texture, le voile qui les recouvre, la couleur de leur timbre. L'idéal affectif c'est la bêtise de la voix. Plus de sens, rien à comprendre, concentration, se mettre à écouter. Le garagiste énonce lentement les différentes réparations nécessaires, son débit va au rythme de sa digestion difficile, trop d'alcool, il tient debout quand même. On discute sérieusement pour une fois, ensuite tout sera résumé sur le devis, clarification idéale. La plupart du temps le mystère reste le même, l'enquête n'aboutit pas, elle reste en suspens, on n'y comprend rien.

Une force est nécessaire pour continuer, indispensable pour finir. Une explication est toujours remise à plus tard. Sauf ceci : Marguerite Duras m'a aidée, une après-midi. Pas beaucoup de satisfaction dans la vie, et l'écriture se tient à distance, je ne la saisis qu'à bout de bras. Il y a ce deuil universel qu'elle dit être un lieu commun au sens du terme anobli par elle, et qui est le fond noir sur lequel on vit, on écrit, on chante, on fait ce qu'on a à faire. Une journée avec Duras : non pas que les choses en deviennent plus accessibles, au contraire, on s'en éloigne, avec le temps qui vous pourrit irrémédiablement, mais une femme peut se faire entendre des hommes, cela a eu lieu. La loi qu'il faut bien inventer en soi pour s'autoriser l'écriture qui est il faut le dire la honte étalée, peut surgir à l'intérieur. Peut-être malgré tout le geste d'écrire reste masculin et la gêne qu'on en ressent est trop liée au plaisir pour en être détachée maintenant. Il ne faut pas se gêner. Ou peut-être il faut se débattre dans cette gêne et ramasser la sueur qui s'en écoule, la contempler un instant, ne pas s'en débarrasser tout de suite.

Grâce à un souvenir, j'ai passé une superbe après-midi. C'était le livre lu la veille, c'étaient les gros mots d'une copine qui lui dégouлинаient de la bouche sans cesse et me faisaient systématiquement rire, son visage cassé aux yeux magnifiques, une laideur à prime abord qui se transforme au fil des jours en beauté, un visage qui lorsqu'il m'est enfin apparu n'a cessé depuis de disparaître parce que j'ai voulu le saisir, l'avoir à ma vue et que cela est impossible. Les souvenirs s'inventent et se mêlent aux vrais pour leur donner une seconde chance, c'est ainsi que l'on se fabrique une vie. C'est ainsi que l'on se fabrique des pensées, l'invention n'étant qu'une forme de développement, mais cela est nécessaire car si l'on se tenait à ce qu'on a réellement compris cela n'y suffirait pas et la déception, l'absence de consolation, le désespoir vous mangeraient le cœur. À la lecture réelle d'un texte se mêlera la lecture inventée de ce même texte, et dans cette matière étrange mi-vécue mi-inventée, une après-midi sera pétrie et traversée.

Demain je partirai en voyage, je chasserai des lions comme Karen Blixen, j'apprendrai à respecter la mort. Je croiserai des regards, j'y lirai des pensées comme on regarde le ciel, et j'épuiserai, je l'espère, ainsi, cette insupportable crispation de mon âme. Ceux que nous aimions reviendront et nous raconterons leur absence, les cauchemars auront plus peur de nous que nous n'avons peur d'eux.